

CHAPITRE XIX

NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION

« C'est à cette révélation divine (surnaturelle) que tous les hommes doivent de pouvoir, même dans la condition présente du genre humain, promptement connaître, avec une ferme certitude et sans aucun mélange d'erreur, celles des choses divines qui ne sont pas de soi inaccessibles à la raison humaine. Ce n'est pas cependant pour cela que la révélation est absolument nécessaire, mais parce que Dieu, dans son infinie bonté, a ordonné l'homme pour une fin surnaturelle, c'est-à-dire pour participer aux biens divins qui dépassent essentiellement l'intelligence de l'homme. » (Const. *Dei Filius*, ch. II, *De la Révélation*.)

SOMMAIRE

Préliminaires de la question. — 1. Nécessité de la révélation pour connaître pleinement les vérités de la religion naturelle. Négation de cette nécessité. Insuffisance de la philosophie. Incapacité de l'État. Chimère du progrès continu. Conclusion. Objections. — 2. Nécessité de la révélation des mystères.

Préliminaires de la question ¹.

1. Pour être bien comprise, la question de la *nécessité de la révélation* doit être envisagée du côté de Dieu, du côté de l'homme, du côté de la vérité révélée, et au point de vue de la nature même de cette nécessité, qui peut être absolue ou morale.

2. Du *côté de Dieu*, la nécessité de la révélation n'est pas absolue et antécédente, mais *hypothétique* et *conséquente*. De même que c'est par bonté et librement que Dieu a créé l'homme, c'est aussi par bonté et librement qu'il s'est révélé à lui et l'a élevé à une fin surnaturelle. « Il ne convient pas au premier agent, dit saint Thomas, d'agir en vue d'acquérir une fin, mais pour communiquer sa perfection, qui est sa bonté ². » Ce n'est donc pas

¹ Cf. HETTINGER, *Théologie fondamentale*, ch. II, § 18. — ² *Somme théol.*, p. I, q. XLIV, a. 4.

absolument et antérieurement à sa volonté que la révélation est nécessaire du côté de Dieu, mais dans l'hypothèse et comme conséquence de la libre détermination qu'il prend d'élever l'homme à une fin surnaturelle.

3. Du *côté de l'homme*, la nécessité de la révélation doit être examinée d'après la fin que Dieu lui a fixée. Si l'homme n'avait pas eu d'autre fin que la connaissance naturelle et l'amour naturel de son Créateur, la révélation n'eût pas été nécessaire, parce que la raison aurait suffi à lui faire connaître ses devoirs. Dans cet état de pure nature, la Providence lui aurait sans nul doute ménagé tous les secours internes et externes nécessaires pour combattre l'ignorance et la concupiscence. Mais si l'homme a été élevé à une fin surnaturelle; si, par suite d'une déchéance originelle, il se trouve dans une condition plus désavantageuse, comparé à ce qu'il aurait été dans l'état de pure nature; si enfin il a été relevé de sa chute et réintégré dans l'ordre surnaturel, la nécessité absolue de la révélation ne peut être l'objet d'aucun doute.

4. Du *côté de la vérité révélée*, il y a lieu de distinguer, conformément à ce qui vient d'être dit, la fin surnaturelle et les moyens qui y conduisent : mystères, grâce, loi mosaïque, loi chrétienne; de la fin naturelle et des moyens qui lui sont proportionnés : connaissance naturelle de Dieu, loi naturelle.

5. Quant à la *nature de la nécessité* en ce qui concerne la révélation, la nécessité du côté de l'homme peut être absolue ou morale : *absolue*, si elle subvient à une impuissance physique et absolue; *morale*, si elle subvient à une impuissance morale et relative. Il y a pour les facultés de notre âme impuissance physique et absolue, quand il n'y a pas proportion entre elles et l'opération à exécuter : c'est ainsi que les sens sont incapables de nous donner des idées universelles. Il y a impuissance morale et relative, quand les facultés, bien que capables physiquement de produire un acte, de fait ne le produisent jamais, à cause d'une difficulté qui tient à leur faiblesse : c'est ainsi qu'il est moralement impossible à un homme, même bien doué, d'arriver à posséder, sans livres ni maîtres, les sciences mathématiques ou physiques.

Ces préliminaires posés, nous allons établir la nécessité de la révélation, soit pour les vérités de la religion naturelle, soit pour les mystères.

1. Nécessité de la révélation pour connaître les vérités de la religion naturelle.

6. Voici comment peut se formuler le vrai principe sur ce sujet :

Pour connaître dès l'âge de raison, avec une entière certitude, toutes les vérités de la religion naturelle, le genre humain, dans sa condition présente, a besoin du secours de la révélation divine.

Nous disons : 1^o *Dès l'âge de raison*, car il y a à cet âge, pour l'enfant, obligation de mener une vie honnête et religieuse;

2^o *Avec une entière certitude*, car, pour remplir parfaitement et constamment ses devoirs, il faut en avoir une connaissance ferme et certaine, et non une connaissance quelconque, douteuse, probable, conjecturale ;

3^o *Toutes les vérités de la religion naturelle*, car l'ignorance ou l'erreur sur un point important a des conséquences funestes pour la conduite de la vie ;

4^o *Le genre humain*, car il s'agit ici, non de tel ou tel individu, de tel savant assez bien doué pour organiser un système complet de philosophie morale et religieuse, mais il s'agit de la masse du peuple prise indistinctement ;

5^o *Dans sa condition présente*, c'est-à-dire considéré, non tel qu'il pourrait être, mais tel qu'il est, au milieu des nombreux obstacles qui l'empêchent de réaliser le pouvoir qu'il possède radicalement de connaître pleinement et sûrement toutes les vérités qui ont rapport à la religion naturelle.

On voit que la nécessité de la révélation, dont il est ici question, n'est pas une nécessité absolue, puisqu'il s'agit de vérités accessibles à la raison, mais une nécessité *morale*, qui résulte de l'état présent de l'homme (p. 271).

7. Quand on parle de *toutes les vérités* de la religion naturelle, il s'agit de toutes celles qui sont en possession de la philosophie chrétienne, et que la raison humaine, dans une condition meilleure (en ce qui concerne du moins la masse de l'humanité), pourrait découvrir et démontrer.

Mais à côté de toutes ces vérités accessibles à la raison, telle que nous l'avons, il en est quelques-unes qui se rattachent à la religion naturelle, et sur lesquelles la philosophie ne peut donner aucune solution certaine; telles sont, par exemple, la forme du

culte que nous devons rendre à Dieu, la nature et la durée des récompenses et des peines de l'autre vie, la possibilité d'obtenir le pardon du péché et les conditions de ce pardon. Pour avoir la solution de ces problèmes, l'homme a besoin *absolument* de la révélation; en dehors d'elle, il lui est impossible de rien connaître de certain à cet égard, comme l'attestent les vains efforts des philosophes qui, ignorant ou méprisant les enseignements du christianisme, ont essayé d'aborder ces questions.

8. Même dans une condition meilleure, l'humanité n'aurait pu résoudre ces problèmes qui se rattachent à la religion naturelle, sans une révélation divine. Et dans l'hypothèse où l'homme n'aurait pas été élevé à l'état surnaturel, où il n'aurait eu à pratiquer que la religion naturelle, Dieu se serait réservé de les lui révéler (p. 291).

9. La révélation, absolument nécessaire pour ces grands problèmes qui dépassent notre raison, l'est aussi de quelque manière pour les vérités qui lui sont accessibles. L'homme, en effet, ayant une fin surnaturelle, il y a une connexion nécessaire entre cette fin et les devoirs de la religion naturelle, car il y a obligation pour lui de surnaturaliser l'accomplissement de ses devoirs. Sous ce rapport donc, la nécessité absolue de la révélation atteint de quelque manière les vérités religieuses et morales de l'ordre naturel.

Négation de la nécessité de la révélation.

10. Les ennemis de la révélation ont nié cette nécessité. Ils prétendent que, si la masse des hommes n'est pas capable d'arriver par elle-même à une connaissance suffisante de ses obligations morales et religieuses, il appartient aux *philosophes* ou à l'*État* de l'en instruire, ou bien même que l'humanité, grâce au *progrès continu*, parviendra à ne plus rien ignorer en cette matière.

Cette prétention est injustifiable.

Insuffisance de la philosophie.

11. En ce qui concerne les *philosophes*, on suppose qu'ils sont infailibles et d'accord entre eux; que leurs doctrines sont accessibles au vulgaire, et qu'ils ont autorité pour enseigner. Or aucune de ces suppositions n'est vraie.

12. Nous avons vu qu'en dehors du christianisme, il n'est pas un seul philosophe qui soit parvenu à composer un code satisfaisant de religion et de morale (p. 273).

13. Ces mêmes philosophes ne s'accordent ni entre eux ni souvent avec eux-mêmes. Dans l'histoire de la philosophie, on peut suivre leurs contradictions, leurs fluctuations perpétuelles, leurs dissentiments sur les questions les plus importantes, leur impuissance à fonder une école durable, à former un corps de doctrine accepté de tous^a.

Lucien raconte, dans ses *Dialogues des morts*, qu'il s'adressa aux philosophes les plus en vogue pour en obtenir l'explication de l'ordre établi dans l'univers : « Quel ne fut pas mon étonnement, dit-il, lorsque mes doctes maîtres, bien loin de dissiper ma première incertitude, me plongèrent dans un aveuglement mille fois plus grand encore ! J'avais tous les jours les oreilles rebattues des grands mots de principes, de fins, d'atomes, de vide, de matière, de forme. Ce qu'il y avait de plus insupportable pour moi, c'est que chacun d'eux, en m'enseignant précisément le contraire de ce que m'avaient enseigné les autres, exigeait que je n'eusse confiance qu'en lui seul, et me donnât son système comme étant le seul bon. »

Au dix-huitième siècle, J.-J. Rousseau tient le même langage : « A entendre les philosophes, dit-il, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans criant chacun de son côté, sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne me trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps, et que tout est en représentation ; l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertu ni vices, et que le bien et le mal moral sont des chimères ; celui-là, que les hommes sont des loups, et peuvent se dévorer en sûreté de conscience. » Et ailleurs : « Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions : je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; et ce point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphant quand ils attaquent, ils

^a « A chaque nouveau système philosophique qui apparaît, dit Hegel, on peut appliquer ce que saint Pierre dit à Saphire : *Les pieds de ceux qui doivent l'ensevelir sont déjà à la porte.* » (Cité par HETTINGER, *Apologie du christianisme*, t. II, ch. XI.)

sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne ; ils ne s'accordent que pour disputer¹. »

Au dix-neuvième siècle, un poète, A. de Musset, termine ainsi le tableau des contradictions de la philosophie :

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes :
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.

14. Les doctrines philosophiques ne sont point accessibles au vulgaire, étant renfermées dans de nombreux ouvrages qu'il n'a pas le temps de lire et qu'il ne saurait comprendre. Les philosophes avouent eux-mêmes qu'ils n'écrivent pas pour la multitude. « La philosophie, dit Platon, ne peut être l'affaire de tout le monde ; elle n'est accessible qu'à l'élite du genre humain, à l'aristocratie de l'intelligence. »

15. Enfin, les philosophes n'ont pas autorité pour enseigner. S'ils procèdent par raisonnement, ils ne sauraient imposer leurs solutions ; car, en matière scientifique, le maître n'est qu'un guide, et le disciple a le droit de ne se rendre qu'à l'évidence. S'ils affirment purement et simplement, à quels signes le peuple reconnaîtra-t-il qu'ils disent la vérité ?

Aussi les philosophes, reconnaissant en eux ce défaut d'autorité, n'ont-ils jamais travaillé à moraliser le peuple. Jamais les anciens ne songèrent à abolir l'idolâtrie. Socrate honore les dieux conformément aux lois de l'État. Le culte des dieux de la Grèce forme la base de l'État de Platon. Cicéron ne veut pas qu'on change rien à ce qu'ont introduit les prêtres et les devins. Tous, dit saint Augustin, y compris Platon lui-même, furent d'avis qu'on devait sacrifier aux dieux du paganisme. L'*Odi profanum vulgus et arceo* (Je hais et repousse le profane vulgaire) est, suivant Schelling, la devise naturelle de la philosophie.

16. Concluons donc que l'enseignement philosophique ne peut remplacer l'enseignement religieux, les philosophes ayant besoin

¹ Cf. le P. OLIVIER, 23^e Conf. *Nécessité de la révélation surnaturelle.*

pour leur propre compte d'être éclairés dans leurs recherches par la révélation. — Beaucoup d'entre eux l'ont reconnu.

Nous avons entendu Socrate dire que la certitude sur l'immortalité de l'âme ne peut nous être donnée que par quelque promesse divine, par quelque révélation (p. 275). Platon lui fait dire encore, dans son Apologie de Socrate : « Non, n'espérez jamais de réussir dans le dessein de réformer les mœurs de l'homme, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous instruisse de sa part. »

Pythagore avait dit avant eux qu'il n'est pas possible à l'homme de connaître ce qui est agréable à Dieu, à moins qu'il ne l'ait appris de Dieu même.

Suivant Cicéron, « le seul moyen de reconstituer la vérité religieuse, c'est de revenir à l'enseignement divin. »

Il croyait, en effet, comme tous les sages de l'antiquité, à une révélation primitive. Tous sont unanimes sur ce point que, pour découvrir ce qu'il y a de plus vrai touchant la religion, il suffit de chercher par la tradition ce qu'il y a de plus ancien, ce qui se rapproche le plus de l'enfance du monde. « Nous devons ajouter foi aux antiques et sages traditions, dit Platon dans le *Timée*; car les anciens, issus des dieux, étaient plus à même de connaître leurs parents. » « Voulez-vous découvrir avec certitude la vérité, disait Aristote, séparez avec soin ce qu'il y a de premier, et tenez-vous à cela; c'est là, en effet, le dogme paternel, qui ne vient certainement que de la parole de Dieu ¹. »

Nous trouvons des témoignages semblables dans la philosophie moderne :

« Il fallait une révélation, dit Bacon; sans elle, l'homme n'aurait pu même inventer un culte qui fût digne de la Divinité. »

« Notre raison, dit Bayle, n'est propre qu'à brouiller tout, qu'à faire douter de tout; elle n'a pas plus tôt bâti un ouvrage, qu'elle nous montre les moyens de le ruiner. C'est une véritable Pénélope qui, pendant la nuit, défait la toile qu'elle avait faite pendant le jour. Ainsi, le meilleur usage qu'on puisse faire de la philosophie est de reconnaître qu'elle est une voie d'égarement, et que nous devons chercher un autre guide, qui est la lumière révélée ². »

² Bayle exagère ici la faiblesse de la raison; mais, dans la bouche de ce sceptique, l'aveu de la nécessité de la révélation ne manque pas d'importance.

¹ Cf. AUGUSTE NICOLAS, *Études philosophiques sur le Christianisme*, liv. I, ch. v.

« Je me trouve court à tous moments, dit Malebranche, lorsque je prétends philosopher sans le secours de la foi. C'est elle qui me conduit et me soutient dans les recherches sur les vérités qui ont quelque rapport à Dieu, comme celle de la métaphysique.

Incapacité de l'État.

17. L'État, se faisant maître d'école et proscrivant la révélation de l'enseignement, est-il capable de former la jeunesse à l'honnêteté des mœurs? L'expérience tentée pendant la Révolution française ^a et à la fin du dix-neuvième siècle, par les gouvernements maçonniques qui régissaient la France, n'a eu pour résultat que la démoralisation. Quelle efficacité peuvent avoir quelques maximes de morale qui ne reposent sur aucun principe obligatoire et ne sont pas fortifiées par une sanction sérieuse? Les tristes effets de la *laïcisation*, c'est-à-dire des *écoles sans Dieu*, sont une preuve de plus de la nécessité de la révélation surnaturelle et d'une autorité divinement instituée pour instruire les hommes de leurs devoirs ¹.

Chimère du progrès continu.

18. Le *progrès continu*, sur lequel on compte pour voir la raison atteindre toute la perfection dont elle est susceptible, est, comme nous l'avons dit, une conception chimérique. Rien n'autorise à croire que les obstacles et les influences fâcheuses qui empêchent l'homme, dans sa condition présente, de connaître avec certitude toutes les vérités de la religion naturelle, doivent disparaître un jour. D'ailleurs, admit-on cette perfectibilité future, à quoi peut-elle servir à ceux qui auront vécu avant qu'elle se soit réalisée? La religion est nécessaire à tous les hommes et dans tous les temps.

« Attendrons-nous, disait Lactance, que Socrate sache quelque chose? qu'Anaxagore trouve la lumière dans les ténèbres? que Démocrite fasse sortir la vérité de son puits? qu'Empédocle dilate les sentiers de son âme? qu'Arsétilas et Carnéade voient, sentent, perçoivent? Voici la croix qui du ciel enseigne la vérité, et qui nous montre une lumière plus claire que le soleil lui-même. »

^a En 1794, parut un ouvrage d'éducation sous ce titre : *Instructions tirées des exemples des animaux sur les devoirs de la jeunesse, à l'usage des écoles primaires, suivies d'observations sur les avantages de la république*. Les animaux proposés comme modèles à la jeunesse!

¹ Voir III^e partie, *École neutre*.